

aux enfants de l'Afrique, et les rétablir dans leur ancienne patrie, avec de plus abondants moyens de culture et de civilisation. Les membres du Comité se proposaient aussi de faciliter les émancipations, en offrant aux propriétaires d'esclaves une voie commode et sûre pour l'éloignement et l'entretien de ceux qu'ils auraient affranchis. Ils espéraient enfin contribuer, par la fondation d'une colonie, aux progrès de la religion et des lumières en Afrique: ce serait en quelque sorte un flambeau qui attirerait autour de lui les peuplades environnantes, et de proche en proche répandrait ses rayons sur une vaste étendue de territoire.

Un certain nombre d'abolitionistes américains, les plus véhéments et les plus prononcés de tous, ne se montrèrent point favorables aux vues de la *Société de Colonisation*. Ils craignirent que ses plans ne fissent diversion à la sainte cause de l'émancipation des Noirs, et ne séparassent en deux camps des hommes qui devaient marcher ensemble vers le même but. Ils soutenaient que ce nouveau remède, tout en satisfaisant la conscience de quelques philanthropes, était illusoire, qu'il ne diminuerait pas d'une manière sensible le fléau de l'esclavage, que l'accroissement annuel de la population servile dépasserait toujours le chiffre des émigrants, et que l'Amérique serait privée des hommes de couleur les plus capables de relever la condition de leurs frères opprimés.

Sans entrer dans ces débats qui ont souvent agité l'opinion publique aux États-Unis, et dans lesquels il y avait, comme il arrive habituellement entre des partis contraires, une part de raison et de tort des deux côtés, nous rendrons hommage aux longs efforts et à la constance de la *Société de Colonisation*. Les difficultés étaient grandes, les obstacles nombreux, le succès incertain. Il fallait trouver beaucoup d'argent pour équiper des navires, et acheter aux indigènes des côtes de Guinée le terrain de la nouvelle colonie. Ces premiers arrangements pris, il fallait tout fournir aux émigrants: des vivres pour la traversée, des moyens d'existence pour un ou deux ans à Libéria, des instruments d'agriculture, les outils nécessaires à l'exercice des métiers, des matériaux pour bâtir des maisons, des vêtements, des meubles, en un mot tout ce qui peut faire subsister une société naissante. Si un gouvernement avait présidé à une pareille entreprise, il aurait fait des dépenses énormes, comme l'ont éprouvé les Anglais à Sierra-Leone. De simples particuliers y apportèrent plus d'économie. Mais les frais étaient considérables encore, et l'on dut opérer sur une petite échelle pour être en état d'y subvenir.

Une fois les émigrants installés dans leurs maisons et dans leurs champs à Libéria, de nouvelles difficultés surgirent. Les hommes de couleur, nés pour la plupart sur le sol des États-Unis, étaient presque aussi peu propres que les Blancs à supporter le climat de l'Afrique. Une affreuse mortalité les décima. En outre, les indigènes, après avoir reçu le prix de la vente du territoire, ne se faisaient guère scrupule d'attaquer les colons. Ils tentèrent à diverses reprises des invasions meurtrières. On fut forcé de tenir le fusil d'une main, et la truelle ou la charrue de l'autre. Cela dura plusieurs années. Les naturels ne consentirent à conclure une paix solide que lorsqu'ils furent bien assurés qu'ils ne seraient pas les plus forts.

Les obstacles étaient également graves dans l'intérieur de l'établissement. Le Comité de la *Société de Colonisation* avait décidé que tous les emplois, toutes les fonctions sociales, à l'exception de la charge de gouverneur, seraient oc-

cupés par des hommes de race noire. Mesure sage à la fois et généreuse. Si les Blancs avaient rempli les offices de magistrat, de pasteur, de médecin, d'avocat, ils auraient été conduits à retenir la population de couleur dans une sorte de tutelle qui aurait entravé son développement. Il était utile d'ailleurs, d'attirer, d'attacher les émigrants à la colonie par la perspective d'une position libre et respectée. Mais ce ne fut pas chose facile, on le comprendra, de façonner aux diverses fonctions de l'état social des êtres accoutumés jusqu'alors à n'en exercer aucune. Il y eut tout un long et laborieux apprentissage à faire, et les nouveaux initiés du pouvoir tombèrent dans des fautes inévitables. On s'en plaignait, parce qu'on ne se rendait pas bien compte des embarras à surmonter, et plusieurs quittèrent un établissement dont ils commençaient à désespérer.

Le gouverneur, avons-nous dit, était de race blanche. Nouvelle source de difficultés. Les jours des Blancs, étaient, pour ainsi dire, comptés d'avance sous le climat de l'Afrique. Le premier qui monta sur ce théâtre du martyre chrétien se nommait *Jehudi Ashmun*: l'un de ces hommes qui, dans une sphère étroite et ignorée déploient des talents, révèlent un génie et des vertus qui honoreront les chefs des plus puissants royaumes. Ashmun avait un mâle courage, une constance à toute épreuve, la sagesse du législateur jointe à la piété naïve et humble d'un enfant. Il se consacra tout entier à l'œuvre dont il était le chef, sans laisser sa foi défeuilleir un seul jour, sans reculer devant des périls continuellement renaissants. Il mourut à sa tâche, comme un vaillant soldat de l'Évangile et de l'humanité, en prononçant à l'heure suprême les noms de Jésus-Christ et de Libéria. Nous ne savons qu'elles seront les destinées de cette colonie; mais si elle devient le foyer d'une ère de civilisation, Jehudi Ashmun vivra dans la mémoire des peuples de l'Afrique, et le souvenir de ses bienfaits subsistera d'âge en âge, comme celui de Cécrops et de Thésée chez les habitants de l'Attolanie.

Après Ashmun, les gouverneurs se succédèrent avec une rapidité fatale. A peine avaient-ils eu le temps de s'instruire des intérêts et des besoins de la colonie qu'ils tombaient sur ce sol meurtrier. Et cependant les héros de la foi ne manquèrent point. Quand la fosse de l'un venait de se fermer, un autre arrivait et se dévouait, en attendant que l'on creusât la sienne. Mais quelque admiration que nous inspire cette charité plus forte que la mort, on conçoit quelle incertitude, quelles fluctuations dut apporter le perpétuel changement des gouverneurs dans l'administration de la colonie.

Nous ne voulons pas raconter toute l'histoire de l'établissement. Il est sûr que la piété chrétienne était seule en état de renverser tant de barrières et d'atteindre le but. La philanthropie purement humaine se serait mille fois rebutée; elle a abandonné d'excellentes œuvres pour des difficultés moindres que celles-là. Les hommes pieux ne se laissèrent ni fatiguer ni décourager, parce qu'ils comptaient sur une puissance plus haute que la leur, et maintenant ils peuvent contempler avec joie le fruit de leur travail.

La population de Libéria renferme deux petites villes: *Monrovia*, ainsi appelée de M. Monroe, qui était président des États-Unis à l'époque où elle fut fondée, et *Cadwell* qui a emprunté son nom à l'un des bienfaiteurs de la colonie. Monrovia compte mille habitants; elle a un port qui fait déjà un commerce considérable; elle possède des écoles bien fréquentées, une bibliothèque publique et un jour-